

LE PAON

traduit par

TCHANG FONG

@

à partir de :

LE PAON

ancien poème chinois

traduit par TCHANG FONG

suiyi d'un étude de

L'Évolution poétique en Chine

Jouve & Cie, éditeurs, Paris, 1924, 47 pages.



Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
novembre 2013

TABLE DES MATIÈRES

LE PAON

Un paon vers le sud-est s'envole

L'ÉVOLUTION POÉTIQUE EN CHINE

Influence poétique en Chine

Diverses formes de la poésie chinoise

Origines des écoles traditionalistes

Poètes contemporains des écoles traditionalistes

École du Fou-Kien

École du Tche-Kiang

Poètes de Pékin

École du Sud

Les influences des écoles traditionalistes

Origines des écoles novatrices

Pékin, poésies novatrices

Hou-Che

Tch'en-Touo-Sieou

Chen-Yin-Mei

Tcheou-Tso-Tjen

K'ang Pé-Ts'ing

Shanghai, poésies novatrices

Les collaborateurs de la presse commerciale

Les collaborateurs de la librairie Tchong Houa

Les autres librairies et les autres cercles

Kouo-Mei-Yo

Hou Houein Tch'en

Hong-Kong, poésies évolutionnistes

Les influences des écoles novatrices

@

LE PAON ¹

@

Un paon vers le sud-est s'envole
Tous les cinq li il va puis revient.

La femme à son mari

« À treize ans je savais tisser,
À quatorze ans je pouvais tailler,
À quinze ans je jouais du kong heul ²
À seize ans je lisais poèmes et histoires,
À dix-sept ans je devins ta femme. —
Dans le cœur, j'ai peine et tristesse
Toi, tu es commis du préfet,
Tu gardes ta fidélité pour le préfet
Et ton amour ne change pas —
Mais moi, pauvre femme, je reste dans la chambre vide,
Les jours de nos rencontres sont rares.
Au chant du coq, je vais au métier à tisser.
Chaque nuit, chaque nuit, je ne puis reposer.

¹ À la fin de la dynastie des Han, sous le règne de l'empereur Hien (190-219 ap. J.-C.) la femme de Tsio Tchong-tcheng, nommée Lieou, fut renvoyée par la mère de son mari, commis de préfecture à Lou Kiang Fou. Elle jura de ne plus se remarier. Ses parents n'ayant pas respecté son serment, elle se jeta à l'eau. Tsio Tchong-tcheng, sitôt connue la mort de sa femme, se pendit à un arbre de la cour. Un poète contemporain inconnu fut pris de compassion et composa cette poésie.

² Le kong heul est un instrument à 25 cordes.

Dans mes trois jours je finis cinq pièces.
Tes parents pourtant me trouvent très lente ;

Ce n'est pas qu'à tisser je sois lente,
Dans ta famille une épouse a du mal.
Je ne puis venir à bout de ce qu'on me commande
Il est inutile que je reste
Tu peux bien le dire à tes parents :
Quand il sera temps que l'on me renvoie. »

Le commis ayant entendu cela

Monta dans la salle et dit à sa mère :

« Ton enfant a déjà un sort médiocre,
Mon bonheur est d'avoir cette femme.
Nos cheveux ont été noués ³,
Même oreiller et même natte !
Aux Sources Jaunes réunis ⁴,
Nous serons un couple.
Nous vivons ensemble depuis des années,
C'est le début : la fin dans longtemps !
Elle se conduit bien droitement :
Cette femme ne fait rien d'irrégulier,
Pour quel motif n'es-tu pas généreuse ?

³ Se nouer les cheveux : se marier.

⁴ Sources jaunes : pays des morts.

La mère parle au commis :

« Combien tu te regardes peu !
Cette femme manque de politesse,
Elle agit à son gré ;
Je retenais, au fond, mon courroux.
Oses-tu agir librement ?

Le voisin de l'est a une fille pleine de sagesse,
Elle s'appelle Lou-fou.
Son beau corps n'a point de pareil.
Je vais demander sa main pour toi.
Renvoie l'autre aussitôt que possible
Ne la laisse pas rester ici. »

À genoux, le commis supplia :

« J'ai un secret à te confier ;
Si cette fois on renvoie cette femme,
Je passerai ma vieillesse sans me remarier. »

La mère ayant entendu cela,

Martela son siège et éclata de colère :

« Mon petit, tu n'as donc rien à craindre ?
Tu oses parler en faveur de ta femme !
J'ai déjà manqué de générosité,
Je n'écouterai jamais ce que tu proposes. »

Le commis se tut,
Il rendit deux saluts et entra par la petite porte.
Il chercha des paroles pour dire à sa femme,
La gorge si serrée qu'à peine il pouvait parler :

« Moi, je ne te chasse pas ;
Ma mère m'y contraint.
En attendant, tu peux retourner chez toi,
Je vais me rendre à la préfecture.
Dans peu de temps, je devrai rentrer.
Au retour, sûrement, je te reprendrai.
Que ceci apaise ton cœur
Et ne désobéis point à mes paroles. »

La femme dit au commis :

« Pas n'est besoin de tant discuter.
Naguère, au dixième mois de l'année
Je quittai ma famille pour venir dans la tienne ;
Je travaille en obéissant à mes beaux-parents.
Je n'ose régler mes actes de moi-même
Je ne cesse de travailler.
J'en ai assez de peine et de fatigue
Je me crois sans défaut.
Je les sers et pourvois à leur vie,
Pour les récompenser de leurs bienfaits.

Malgré cela, je suis chassée et renvoyée,
À quoi bon parler de revenir ?
J'ai une jupe brodée :
Ses franges scintillent ;
Une moustiquaire doublée de crêpe rouge :
Aux quatre coins pendent des sachets de parfum ;
Et j'ai soixante à soixante-dix malles
Ligotées avec des cordes bleues et vertes.
Tous les objets diffèrent les uns des autres,
Tout est mis dans les malles.
La personne devenue abjecte, les objets sont à mépriser,
Indignes de faire accueil à la nouvelle.
On pourra les garder pour les distribuer en aumône.
À partir d'aujourd'hui, nous n'aurons plus d'occasion de nous revoir.
Reste pour toujours consolé,
Ne nous oublions jamais. »

Au chant du coq, au dehors, le jour parut.
La femme se leva et fit une toilette minutieuse.
Elle revêtit une jupe doublée et brodée,
Et s'examina quatre ou cinq fois ;
Aux pieds, elle mit des souliers de soie,
Sur sa tête, l'écaille brillante,
Autour de sa taille des bandes de crêpe blanc,
Aux oreilles, des jades couleur clair de lune ;

Ses doigts ressemblaient à des oignons taillés,
Sa bouche à une perle rouge ;
Doucement, elle s'avança à petits pas ;
Elle était exquise, sans pareille au monde.

Elle monta à la salle et salua sa belle-mère.
Celle-ci ne put plus retenir son courroux.

La femme à sa belle-mère

« Quand j'étais fille, je passai mon enfance à la campagne.
Il est vrai que je n'ai pas d'éducation,
Aussi ai-je fait honte à un fils de bonne famille ;
J'ai reçu beaucoup d'argent et d'étoffes,
Je ne puis venir à bout de ce qu'on me commande.
Aujourd'hui, je retourne dans ma famille,
Je m'inquiète de vous voir supporter les fatigues du ménage. »

Puis elle fit ses adieux à sa belle-sœur,
Ses larmes tombèrent comme des perles enfilées.

À sa belle-sœur

« Quand j'arrivai ici,
Tu ne pouvais que t'appuyer sur le siège.
Aujourd'hui que l'on me renvoie,
Tu es aussi grande que moi.

Sers avec soins tes parents.
Aidez-vous bien les uns les autres.
Les septième et vingt-neuvième jours du mois ⁵,
Lorsque tu t'amuseras, ne m'oublie pas. »

Elle passa la porte, monta en voiture et s'en alla,
Ses larmes tombèrent plus de cent lignées.
Le commis, sur son cheval, était en avant,
Derrière, venait la femme en voiture.
Les bruits de la voiture et du cheval se confondaient.
Ils se rencontrèrent au carrefour des grands chemins.
Le commis descendit du cheval et entra dans la voiture.
Il baissa la tête et lui parla à l'oreille :

« Je jure de ne jamais me séparer de toi,
Pour le moment, retourne dans ta famille.
Maintenant, je me rends à la préfecture.
Bientôt, je dois revenir.
Je jure devant le ciel que je ne te trompe pas. »

La femme dit à son mari :

« Je suis touchée de tes sentiments affectueux.
Puisque tu veux m'accueillir,
Dans peu de temps, j'espère que tu reviendras.

⁵ D'après une coutume ancienne, le septième et le vingt-neuvième jours du mois étaient jours de congé des jeunes filles.

Tu dois être le rocher,
Je dois être le jonc ;
Le jonc est indéchirable comme la soie,
Le rocher ne bouge pas.
Mais j'ai un frère du même père,
Sa nature et sa conduite sont impétueuses comme la foudre.
J'ai peur qu'il ne me laisse pas agir à mon gré,
Et qu'il ne blesse mon cœur. »

Ils levèrent leurs mains et se quittèrent pour longtemps.
Mais leurs sentiments s'accordaient infiniment.

Elle entra dans la salle,
Ses attitudes manquaient de grâce et de gravité.
La mère joignit les mains longuement :

« Je ne puis croire que ce soit toi qui retournes !
À treize ans, je t'apprenais à tisser,
À quatorze ans tu savais tailler,
À quinze ans, tu jouais du kong heul,
À seize ans, tu connaissais les politesses ;
À dix-sept ans je t'envoyai te marier.
Tu m'as juré de ne jamais désobéir.
Maintenant, quelles fautes as-tu commises ?
Pour retourner sans être accompagnée ! »

La fille à sa mère

« Je te fais honte ;

Mais je n'ai réellement pas commis de fautes. »

La mère devint triste.

Dix jours après le retour,

Le sous-préfet envoya un entremetteur :

« Le troisième fils du sous-préfet

Est calme, sage, sans pareil au monde,

Il a à peine dix-huit ou dix-neuf ans,

Il est habile à parler, plein de talents. »

La mère dit à sa fille :

« Tu peux aller répondre. »

La fille, larmes aux yeux, reprit :

« Le commis m'avait dit, à plusieurs reprises

Et nous nous sommes juré de ne jamais nous quitter.

Si je manque aujourd'hui à son amour et à ma fidélité,

Ne sera-ce pas ridicule ?

Il convient d'interrompre les pourparlers.

Tu sauras répondre à l'entremetteur sans le froisser. »

La mère dit à l'entremetteur :

« Nous sommes pauvres et n'avons que cette fille.

À peine mariée, elle revient dans la famille.

Indigne d'être la femme d'un commis,

Comment mériterait-elle le fils du sous-préfet ?
Vous me ferez plaisir de demander ailleurs,
Nous ne pouvons pas maintenant vous la promettre.»

Dans les jours qui suivirent le départ de l'entremetteur,
Le préfet fit venir son chancelier :

« J'ai entendu parler d'une fille de noble famille,
Descendant de hauts dignitaires,
Mon cinquième fils
Tendre et élégant n'est pas marié.
Je t'envoie en qualité d'entremetteur,
Mon secrétaire ira faire la demande,
Dites franchement : « le préfet,
A un bon fils
Qui veut se marier,
C'est pourquoi il nous envoie chez vous. »

La mère remercia l'entremetteur :

« Ma fille a fait un serment qu'elle veut tenir.
Je n'ose rien dire, »

Le frère ayant entendu cela
Se tourmenta dans son cœur.

Il dit à sa sœur :

« Pour te décider, que ne compares-tu ?

Tu fus d'abord mariée à un commis,
Tu pourras te marier avec un fils du préfet.
Le bien et le mal sont comme le ciel et la terre.
Tu pourrais t'honorer toi-même...
Si tu ne te maries pas avec un fils de bonne famille
Alors où comptes-tu aller ? »

La sœur leva la tête et dit :

« La vérité est bien ce que tu dis,
J'ai quitté la famille pour servir mon mari,
Au cours de mon mariage, je retourne chez toi
Dispose de moi comme tu voudras.
Oserai-je me conduire librement ?
Bien que je l'aie juré au commis,
Il n'y aura plus d'occasion de nous réunir
Va tout de suite répondre oui,
On pourra faire bientôt les préparatifs des noces. »

L'entremetteur quitta son siège et s'en alla :

« . . . oui, oui . . . ainsi, ainsi . . . »

Au retour il dit au préfet :

« Votre humble serviteur, de par votre commandement
A échangé la conversation qui marque un bon succès. »

Le préfet ayant entendu cela,
Eut une grande joie au cœur.

Il consulta l'almanach et ouvrit d'autres livres.

Le préfet à son fils

« Ce mois-ci est propice,
Les six accords se correspondant parfaitement ⁶
Le trente sera un jour faste.
Aujourd'hui on est déjà le vingt-sept,
Tu peux aller te marier. »

On recommanda de faire rapidement les préparatifs.
Les hommes se suivaient comme les nuages flottent.
Les bateaux étaient peints d'oiseaux bleus et de cigognes blanches
Avec aux quatre coins, des bannières peintes de dragons,
Qui flottaient légèrement au gré du vent.
Des voitures dorées aux roues ornées de jades
Étaient traînées par des chevaux bleu-noirs allant au trot.
Des franges paraient les selles brodées d'or massif ;
On apporta trois millions de sapèques
Enfilées sur des cordes de soie bleue.
Et trois cents pièces de satin de diverses couleurs.
À Kio et à Koang furent achetés des poissons rares ⁷.
Les serviteurs étaient quatre cents à cinq cents ;
Ils arrivèrent en grand nombre devant la porte de la préfecture.

⁶ D'après le langage des géomanciens les six accords indiquent les côtés : 4 points cardinaux, le haut et le bas.

⁷ Kio et Koang : *Indo-Chine et Canton*.

La mère à sa fille

La mère dit à sa fille :

« Je viens de recevoir une lettre du préfet,
Demain on viendra te prendre.
Pourquoi ne confectionnes-tu pas tes habits ?
Il ne faut pas que l'affaire tombe. »

La fille resta sans mot dire,
Avec un mouchoir elle couvrit sa bouche et sanglota,
Ses larmes tombèrent en averse.
Elle prit son canapé incrusté de cristal,
Et le mit en dehors devant la fenêtre,
De la main gauche, elle prit les ciseaux et la règle,
De la droite, le satin et le crêpe ;
Dans la matinée, elle finit de broder la jupe doublée,
Dans la soirée la chemise de crêpe.
Tout sombre, le soleil allait se coucher,
Triste, elle sortit par la porte et sanglota.

Le commis ayant appris cette mauvaise nouvelle,
Avait demandé un congé pour rentrer chez lui pendant quelques jours
À peine avait-il fait deux ou trois li,
Son cheval hennissait à briser le cœur.

La femme reconnut le bruit du cheval,

Elle pris ses pantoufles et vint à la rencontre de son mari.
Tristement, de loin elle le chercha,
À la fin elle le vit arriver
Levant les mains et frappant la selle,
Elle poussa des soupirs à déchirer le cœur.

La femme à son mari

« Depuis que tu m'as quittée,
Bien des événements sont arrivés sans qu'on pût s'y attendre.
Non seulement, ils s'opposent à notre premier vœu,
Mais tu ne sais pas tous les détails.
Il n'y a pas que mes propres parents :
La contrainte vient encore de mon frère.
Ils m'ont promise à un autre,
Te voilà de retour, mais que penses-tu espérer ? »

Le commis à sa femme

« Je te félicite d'avoir monté en grade.
Le rocher est encore large et épais,
Capable de rester mille années ;
Le jonc, à un moment donné, est indéchirable,
Mais il ne dure que du matin au soir.
Tu dois être heureuse et noble de jour en jour.
Moi seul, je m'en vais vers les Sources Jaunes. »

La femme au commis

« Pourquoi dis-tu ceci ?

Nous sommes tous deux contraints,

Tu l'as été, moi également.

Au revoir, aux Sources Jaunes !

N'oublions pas les paroles d'aujourd'hui. »

Ils se serrèrent la main et chacun prit son chemin.

Chacun retourna chez lui.

Quand les vivants se font adieux de mort,

Hélas ! Hélas ! Qui peut raconter ?

Ils vont quitter ce monde ;

Et il n'y a aucune chance de les sauver.

Le commis rentra chez lui.

Il monta jusqu'à la salle pour saluer sa mère :

« Aujourd'hui, le grand vent est froid,

Le vent froid flétrit les plantes,

Le frimas glacial se congèle sur les fleurs odoriférantes de la cour.

Je m'en vais maintenant dans les ténèbres,

Te laissant seule désormais.

C'est volontairement que je fais ce vilain projet,

Je ne me plains pas des esprits.

Mon sort est comme le rocher du Mont de Midi,

Mes quatre membres sont forts et droits. »

La mère ayant entendu cela,

Laisa tomber ses larmes en parlant :

« Tu es un fils de grande famille.

Nommé fonctionnaire d'un service public.

Garde-toi de mourir pour une femme.

Entre le noble et l'abject, combien tes sentiments sont faibles.

Le voisin de l'est a une fille pleine de sagesse ;

Calme et élégante, elle est la plus jolie de la ville et des environs ;

Je vais demander sa main pour toi

Et on l'aura du jour au lendemain. »

Le commis rendit deux saluts et se retira.

Il poussa un long soupir dans la chambre.

Il mit debout son projet.

Il tourna sa tête vers l'intérieur de la porte,

Peu à peu des tristesses le tourmentaient et l'oppressaient ;

Ce jour-là, les bœufs beuglaient, les chevaux hennissaient.

La femme entra dans le pavillon vert ⁸,

Lorsque le silence régna après la soirée jaunie,

Lorsque les bruits s'éteignirent et que les hommes se reposèrent,

Sa vie allait toucher à sa fin.

Son âme allait partir laissant pour toujours son corps.

Ayant soulevé sa jupe et quitté ses pantoufles de soie,

⁸ Le lieu de la célébration du mariage.

Elle se jeta de tout son corps dans un étang limpide.

Le commis ayant entendu cette nouvelle,
Eut conscience de l'éternelle séparation,
Il allait et venait promenant ses regards attentifs
Au pied de l'arbre où il se pendit à la branche sud-est.

Les deux familles demandèrent qu'on les enterrât.
On les enterra ensemble au penchant du mont de Fleurs⁹
À l'est et à l'ouest, on planta sapins et cyprès,
À gauche et à droite, dryardras et aleurites cordatas
Les branches se couvraient les unes les autres avec leurs feuillages,
Les feuilles se mêlaient toutes avec les branches,
Au milieu, se trouvaient deux oiseaux volants
Nommés Yuen et Ying¹⁰,
Ils levaient la tête et criaient l'un à l'autre,
Les passants arrêtaient à chaque instant leurs pas pour les écouter,
Les veuves se levaient dans la perplexité.

C'est une leçon aux futures générations.

« Prenez garde à cela, faites attention de ne pas l'oublier. »

@

⁹ Mont de Fleurs : une des montagnes du Shen-Si.

¹⁰ Canards mandarins : le mâle Yuen, la femelle Ying.

L'ÉVOLUTION POÉTIQUE EN CHINE

@

^{p.21} En Chine on chante en travaillant et les chants font oublier les peines et les fatigues du travail.

S'agit-il de cultiver la terre, de pêcher, d'abattre des arbres, de cueillir les feuilles de thé et de mûrier, de blanchir le riz, de laver le lin, de ramer, de hâler, on chante toujours. On chante même auprès d'un mort étendu sur le lit couvert de soies brodées écarlates, toute la famille verse des larmes chaudes, pousse des cris tristes et rythmés.

Les obsèques et l'enterrement ainsi que les sacrifices sont aussi accompagnés de chant.

Au mois d'avril, à la fête du Clair-Pur, lorsque la fumée blanche monte des tas de monnaies en papier qu'on brûle, lorsque le feuillage vert des saules s'abaisse jusqu'au sol et que les fleurs rouges de pêcher, les fleurs blanches de prunier décorent chaque village, on peut sans doute entendre ces airs éplorés qui vont se confondre avec les

chants du rossignol, résonnant ainsi dans les vents tantôt chauds, tantôt tièdes et frais, qui voilent nos yeux et attristent nos ^{p.22} cœurs ; le tout pourtant si étrange, si amusant, si plein de poésie ne manque pas de nous arracher, parfois, quelques larmes.

Deux poésies sont très connues : l'une est la plus vieille chanson de travailleur datant du règne de l'empereur Yao et l'autre est une nouvelle chanson de cimetière chantée par femmes et enfants dans tous les coins de la Chine.

CHANSON DE TRAVAILLEUR

(Sous le règne de l'empereur Yao, par un vieillard inconnu)

Quand le soleil se lève je travaille ;
Quand il se couche je me repose.
Je creuse le puits pour boire ;
Je cultive les champs pour manger.
À quoi me servirait-il, le prestige de l'empereur ?

CHANSON DE CIMETIÈRE

(Par une femme inconnue contemporaine)

À la troisième lune, se place la fête du Clair-Pur.
Deux à deux on balaie les cimetières fleuris.

Deux hirondelles parlent ainsi au passant :

Le tombeau de notre bien-aimé est froid et solitaire.

L'influence de l'art poétique s'étend par toute la Chine : non seulement on chante partout mais encore on écrit partout ; examinez un objet d'art ou même un objet d'usage quotidien chinois qui tombe dans ^{p.23} vos mains, vous verrez toujours à côté des dessins décoratifs un ou plusieurs vers en bonne écriture. Ainsi on écrit des vers sur une théière en porcelaine, sur une tabatière de jade, sur un bol à riz, sur un vase à fleurs, sur une pièce d'encre chinoise de bonne qualité, sur les beaux éventails en papier doré et même, à certaines époques, sur les manches brodées des vêtements de femme.

Il y a d'autres faits plus curieux encore. On écrivait, écrit encore de nos jours, des circulaires officielles, des affiches publiques, etc... en vers populaires, comme d'ailleurs en France dans la *Gazette rimée de Robinet*, on faisait des articles de journaux en vers. Il est certain qu'on a plus d'attrait à lire

une affiche en vers et qu'on a plus de facilité à la retenir dans la mémoire, qu'une affiche écrite dans un style sec et sans nuances. C'est étrange mais ce n'est point sans intérêt.

Nous allons parler un peu des origines de cette influence poétique : dans la critique sur l'ancienne littérature chinoise de Lieou Hi l'auteur a dit qu'aux temps très reculés les anciens composaient en vers avant d'écrire en prose. Ils mettaient toujours des rimes à leurs phrases, afin qu'on puisse retenir les événements plus facilement. En Chine, autrefois, l'instruction n'était pas généralisée, peu de gens savaient lire et écrire ; alors on avait tâché d'apprendre les histoires et les nouvelles par cœur ; les histoires et les nouvelles écrites sous la forme de poèmes rimés évoquaient les sentiments les uns après les autres ; on peut, de nos jours, trouver des documents, éparpillés dans n'importe quel livre ^{p.24} ancien, écrits en phrases rimées. Par exemple : les deux livres très connus, le *Livre des Transformations* et le *Livre de la Voie et de la Vertu* du

philosophe Lao-Tseu témoignent suffisamment que la poésie devance la prose.

*

Toutes les époques florissantes ont apporté avec elles la splendeur des Lettres : depuis les dynasties des Tcheou (1122-256 avant Jésus-Christ), des Han (206 avant Jésus-Christ, 220 après Jésus-Christ) des Wei (220-265), des six dynasties (265-618) des T'ang (618-906) des Song (960-1280), des Yuan (1280-1368), des Ming (1368-1644) jusqu'à la dynastie des Ts'ing (1644-1912), cela a toujours été ainsi. La littérature chinoise est connue en France grâce aux traductions des missions catholiques et des traducteurs européens et chinois.

Pour ce qui est des poèmes les plus longs, je n'ai vu que la traduction de la chanson intitulée : la chanson du ressentiment profond de Pé Kiu-i (de la dynastie des T'ang) par un Anglais ; les autres ne sont pas encore traduits sans doute à cause des difficultés. Les Chinois

n'aiment pas faire des poésies très longues ; en 1916 lorsque j'ai achevé ma poésie de six cents vers, dans un style particulier, la plupart de mes collègues l'ont critiquée disant que j'ai voulu garder les belles phrases comme dans le poème de quatre cents vers de Tchou-Tchou-Tcho (de la dynastie des Ts'ing) sur le sentiment.

Un célèbre poète Yuan-Tsé-Ts'ai (sous la dynastie ^{p.25} des Ts'ing), a critiqué les longues poésies disant que depuis le grand poète Tou-Fou (de la dynastie des T'ang) qui a composé une poésie de deux cents vers sur Kouei-Tcheou-Fou (du Seu-Tchouan), on a essayé aussi de faire de longues poésies. Pourtant on en trouve rarement ; on cite le poète Wen Tch'eng-Ming (de la dynastie des Ming) qui a écrit une poésie de deux cents vers sur Nanking et sous la dynastie des Ts'ing, le poète Tchou-Tchou-tcho dont j'ai parlé précédemment. J'ai entendu parler d'un poète contemporain Tch'en San li qui a composé une poésie de six cents vers que je n'ai pas lus, je ne sais sous quelle forme il les a écrits.

Hors de cette sorte de poésie on trouve la plus longue poésie de l'antiquité, c'est celle (*Le Paon*) que j'ai traduite et qui date de la fin de la dynastie des Han, sous le règne de l'empereur Hien.

La Chine possède toutes les formes de poésie qu'on retrouve en Occident : pré-classique, classique, romantique, néo-romantique, naturaliste, réaliste, symboliste, mystique, impressionniste, cubiste, etc... Tous ces systèmes, non seulement existent maintenant, mais ils ont existé toujours ; je donne un exemple des plus nouveaux systèmes dont on fait beaucoup de bruit de nos jours, je veux dire la forme cubiste ; sous la dynastie des Han il y eut des poésies composées dans cette forme. Je traduis ici quelques vers de deux poésies différentes :

CHANSON DE DEUX CÔTÉS

Un côté petit, l'autre côté petit, le croissant,
Demi-blanche, demi-noire : les prunelles des yeux. p.26
Pih ! Pih ! Pah ! Pah ! le chant du coq ;
Li ! Li ! Lo ! Lo ! les étoiles de l'aurore.

POÈME DE PÉ LIANG

Kaki, orange, châtaigne, pêche, prune et prune verte...

Je me presse, je m'accable, je me tourne, je me peine.

Il existe un livre de vers composé sous cette forme, intitulé le *Chapitre de main-courante* de Che-Yeou sous le règne de l'empereur T'ch'eng de Han. Prenant ce livre comme modèle, on a écrit des poésies cubistes ; sous la dynastie des T'ang, le poète Wei T'song-The non seulement a écrit de la sorte des vers, mais aussi la prose ; sous la dynastie des Ts'ing au règne de T'ong-Tche on cite la poésie sur le mont Lotus, dans le *Recueil des Poésies Tsiao King-Tsiao* dont l'auteur s'appelait Mo Tsé-Seu un ami du marquis Tseng Kouo-fun. Bref cette forme est employée souvent par les archéologues, tels que : Wong Fang-Kang, Tchang Ting-Tsi, etc...

Tous les systèmes existent toujours en Chine, comme je l'ai dit précédemment. Les idées et sentiments des poètes de chaque époque répondent bien aux questions soulevées

de nos jours. Par exemple les questions du travail, de la politique, de la guerre. Dans cette phrase : « À quoi me servirait-il, le prestige de l'empereur ? » de la chanson de travailleur citée plus haut, vous trouverez l'idée anarchiste. Sous la dynastie des T'ang, les grands poètes Tou-Fou et Pé Kiu-i critiquaient souvent avec audace les guerres et la politique de leur temps ; plus tard, sous la dynastie ^{p.27} des T'sing, le poète populaire Tcheng Pan-K'iao embrassait nombre de questions sociales, comme on peut lire dans son recueil de poésies « Pan-K'iao » ; c'est que les questions devenues aiguës de nos jours existent à toutes les époques.

*

Je tâche de grouper les écoles et les poètes contemporains en deux camps : les uns traditionnalistes, les autres novateurs.

Les origines des écoles traditionalistes. — Sans remonter plus haut, je parlerai brièvement de la poésie de la dynastie des

Ts'ing. Le maître de la poésie au commencement de la dynastie des Ts'ing, ce doit être à mon avis Tsien K'ien-I mais nos aînés honoraient Wang-Ché-Tcheng et Chen To-Sien pour deux raisons bibliographiques :

a) Tsien K'ien-I était un grand dignitaire de la dynastie des Ming, il a passé au camp adverse, c'est-à-dire à la dynastie des Ts'ing ; ses œuvres : Les recueils des poésies Mou-Tsia furent interdites après sa mort ;

b) De son vivant il n'aimait pas beaucoup les jeunes gens et les jeunes gens ne l'aimaient pas non plus.

Au contraire les deux autres sont estimés par la cour et par les gens lettrés. En réalité ces trois personnes sont d'une même école ayant la forme modeste et les rimes sévères ; on pourrait dire que ce sont les continuateurs de la poésie des T'ang et que parfois ils l'ont rajeunie.

D'autre part l'empereur K'ien-Long des Ts'ing ^{p.28} aimait à composer des poésies Song, c'est lui qui a ajouté au programme des examens impériaux la poésie ; dès lors les

candidats aux examens étaient inclinés à la forme préférée de la cour.

À côté d'eux il y avait des lettrés, anciens dignitaires en retraite qui adoptaient d'autres formes poétiques.

Dans la province du Tché Kiang les poètes dépeignaient le paysage du lac d'Ouest, le climat tiède et relataient des histoires antiques. Ils fondèrent ainsi l'école poétique du Tché Kiang. Deux grands noms sont à retenir, ceux de Tchou Tchou-tcho et de Li Ngo. Le premier a écrit les chefs-d'œuvres sous le titre des *Recueils de poésies du Kiosque des Livres ensoleillés* ; les écrits de l'autre : les *Recueils du pavillon de Wei Sié*. Le premier est de beaucoup plus connu que l'autre ; il a écrit des poèmes, mais aussi nombre de grands ouvrages historiques, classiques, archéologiques, etc...

Sous les règnes des empereurs Kia-K'ing et Tao-Kouang, les lettrés se livraient sérieusement aux autres besognes : étymologie, archéologie, philologie, etc... ils n'avaient pas envie de s'occuper minutieusement de

l'harmonie, ils n'ont rajeuni que les poèmes de Han-Yu grand maître des écrivains des T'ang et de Houang Ting-Kien ami de Sou Tong-P'o. La poésie de cette école comportait des vers rigides et de grands mots.

Plus tard, sous les règnes de T'ong-Tche et de Kouang Siu deux grands hommes politiques et littéraires : le marquis Tseng Kouo-fun et l'amiral Tchang Tche-Tong et avec eux un grand nombre d'écrivains ^{p.29} fondèrent diverses écoles poétiques, sous le nom unique de l'école de T'ong et Kouang (indiquant les deux règnes). Parmi ces lettrés, je cite un poète de l'ancienne école, Wang Kai-Yun dont l'ouvrage s'intitulait : *Le Recueil des poésies Siang-Ki* ; la forme de ces poésies est empruntée aux écrits des Han et des Wei, mais enrichie d'un style plus poétique.

Les poètes contemporains des écoles traditionalistes. — Les poètes contemporains se sont inspirés des poésies anciennes, sauf l'école de Wang Kai-Yan, qui a possédé une forme et un style précieux et délicats ; actuellement

nous ne connaissons aucun jeune poète célèbre de son école.

L'école du Fou-Kien. — Cette école diffère de celle de la dynastie des Song, parce que sous la dynastie des Song, il y avait aussi une école du Fou-Kien. Les maîtres de l'école du Fou-Kien des Song furent les trois frères de Yen Yu. Celui-ci a écrit une critique de la poésie s'inspirant de la poésie des T'ang et a été le promoteur de l'école de Wang The-Tcheng des Ts'ing. La nouvelle école du Fou-Kien est dirigée par les vieux officiers retraités de la dynastie des Ts'ing continuateurs de l'école de T'ong et Kouang. Les personnages importants sont Tch'en San-li, Tchen Hiao-Siu, etc... Leurs poésies sont composées dans un style fort avec des mots solides.

Leur ancien maître de l'école Si-Kiang Houang Ting-Kien a dit : « Nos poésies n'emploient pas de mots faibles, et cela en dépit des rimes fausses. »

L'école du Tche-Kiang. — Sous l'influence des grands maîtres d'étymologie et de philologie : Yu-Yue et Souen Yi-Iang, les lettrés de ce temps du ^{p.30} Tche-Kiang s'occupent d'étymologie, de philologie et de bouddhisme et composent peu de poésies ; s'il y en a quelques-uns, ils s'associent à l'école du Fou-Kien. Un poète pourtant, Chen Tseng tche, peut, grâce à son talent, reconstruire l'école du Tche-Kiang, mais le bouddhisme qu'il embrassait réduit son enthousiasme ; il s'associa aussi à l'école du Fou-Kien et, malheureusement, il est mort il y a deux ans, entré au royaume du Bouddha.

Hors de cette école on trouve deux personnages célèbres :

l'un s'appelle Tchang Tai-Yen qui s'occupe de toutes ses forces de l'étymologie et qu'on regarde comme un maître contemporain. Il a écrit quelques poésies sous la forme des Han et Wei, que j'ai lues il y a dix ans et plus. Au cours de ces trois années, il a conseillé dans ses conférences aux

jeunes de faire des poésies sous sa forme ; d'après mon avis, je l'avoue bien, quoi qu'on ne puisse pas entrer dans l'école de Wang K'ai-Yun (c'est-à-dire des Han et Wei), du moins on peut écrire lisiblement ;

l'autre s'appelle T'chou Tsou-Meou qui écrit des poèmes irréguliers sous la forme de la première dynastie des Song. Cette forme du poème irrégulier règne à ce moment dans toute la Chine.

Il y a encore un autre poète léger, en dehors de cette école, qui exerce une assez grande influence sur les jeunes ; il compose des poèmes irréguliers mieux que des poésies ; il a écrit aussi « l'art poétique » pour enseigner aux autres. Dans ce livre, il s'inspire des sentiments des poésies légères du célèbre poète Yuan Tse-T'sai. Je ne connais pas son vrai nom, son surnom est T'ien Hiu Ngo Cheng (Le ^{p.31} ciel trompe ma vie), mais son inspiration n'est point de l'école du Tche-Kiang.

Les poètes de Pékin. — L'ancien président Siu-Che Tch'ang a réuni, par sa gloire, ses vieux camarades, pour former une école sous le nom : « Le salon dans la soirée sereine ». Le président lui-même compose un recueil de poésies intitulé : *Paysan du village de bambous et d'eau* ; ses poésies cachent tous sentiments personnels, on l'aurait cru un vrai paysan sans envie, ni énergie, ni force, ni passion, plutôt qu'un homme politique qui joue un grand rôle dans les affaires de l'État ; mais au point de vue de l'art poétique, la forme de ses poésies est toujours précieuse et délicate ; sous la dynastie des Tsin le grand poète T'ao Yuan-Ming, sous la dynastie des T'ang, les deux grands poètes Wei-Ying-won et Mong Kiao furent les créateurs de cette forme.

D'autre part, la dynastie des Ts'ing s'éteignit en 1911, le jeune empereur Siuan-T'ong reste silencieusement dans un petit coin de Pékin et ne pousse aucun gémissement. Deux poètes parmi ses anciens officiers : l'un Wei Wei-Chan, l'autre Yi Chouen-Ting écrivent encore pour manifester

leur désolation à l'égard de l'ancien Fils du Ciel ; mais nous avons lu au cours de ces années, leurs poésies, nous n'y trouvons rien de triste. Ils ont trop de talent poétique, je crois, ils écrivent beaucoup de poésies pour applaudir l'artiste Mei Lan-Fang, un joli garçon jouant le rôle de femme sur le théâtre ; ils dépeignent minutieusement les gestes de cet artiste. Un rire, des pleurs, des ennuis, la jalousie, etc..., sont pour eux d'autant de poésies. Ils disent par exemple que ^{p.32} l'artiste est malade, un autre jour, qu'il est content ; ils parlent même de ses nourritures, de ses boissons, de ses vêtements, etc..., vraiment ce sont les poètes heureux, qui rendent le ciel jaloux de cette créature, qui vantent les splendeurs de la capitale. Il y a deux ans quand Yi-Chouen-Ting mourut, son fils Yi Kia-Yue fit une critique assez juste des poésies de son père, la critique s'intitule : *Eu égard aux poésies, est-ce qu'on doit prendre leçon de mon père ?* Il dit que les poésies de son père sont en décadence dans ses dernières années. J'ajoute ici un mot pour faire justice à ces poètes au point de vue de l'art

poétique : leurs œuvres ne seraient pas mauvaises s'ils avaient écrit sérieusement. On dit maintenant que M. Wei Wei-Chan est devenu bouddhiste aussi, il ne mange que des végétaux ; en tout cas, ses actions ne ressemblent point à ses poésies.

Nombre de poètes résident à Pékin, il me semble sans intérêt de les citer ici. En dehors de la capitale, il y a un homme célèbre Tchang-K'ien qui habite son pays natal ; il a des rapports avec les personnages de Pékin. Il ne veut pas s'intituler poète, préférant être un industriel. J'ai lu pourtant son œuvre : *Recueil des poésies du quatrième fils de Tchang* qui rassemble un petit nombre de poésies toutes bien choisies. Les règles et la forme sont très sévères et en même temps modestes ; il a mérité d'être le premier à l'examen impérial.

Un fameux personnage K'ang Yeou-Wei ne s'intitule pas poète ; pourtant, il a écrit bien des poésies, il a écrit aussi sur des sujets européens. Dans ces poésies, il méprise

les civilisations occidentales, dans ^{p.33} son caractère têtue, et son esprit fermé, il a trop de confiance en lui, il se fie trop à son âge et à ses expériences. Nous pouvons lire de ses poésies empreintes de cette nuance. Je ne critique pas son art poétique, je me place seulement sur le terrain de ses pensées, lesquelles sont trop vieilles. Quant à la civilisation ancienne, je crois aussi qu'elle est meilleure que l'ancienne civilisation européenne ; mais à ce moment la civilisation matérielle est nécessaire pour la vieille Chine. Est-ce qu'on peut la mépriser avec les anciennes ? J'ai peur que ses poésies n'exercent une influence néfaste sur les jeunes esprits, ce serait élever une barrière dans l'évolution progressive de la Chine. Heureusement, les jeunes gens viennent en grand nombre aux pays étrangers et savent bien juger. D'autre part, ce poète exaspère l'opinion publique par ses opiniâtretés et ses sentiments favorables au régime impérial.

L'École du Sud. — Je ne suis pas un membre de cette école, mais j'ai fréquenté indépendamment ses partisans, donc, je peux en juger.

Les eaux du lac Tai-Hou s'étendent dans le plateau du Kiang-Sou, d'innombrables îlots émergent de ce vaste miroir vivant, et dans ce jardin béni du ciel, à toutes les époques, de nombreux lettrés qui jouissent d'un climat merveilleux et d'un paysage exquis s'illustrent dans l'histoire de la littérature chinoise. En ce moment une école poétique s'est fondée avec un grand nombre de poètes dont le fondateur est un jeune homme Lieou-K'i-Tsi ou Lieou-Ya-Tse. J'ai étudié autrefois dans sa maison natale, il a dépensé tout son temps dans sa chambre d'étude ; ses poésies ^{p.034} sont inspirées de l'école de Chen-To-Sien. Il y a quinze ans et plus, c'est-à-dire à la fin de la dynastie des Ts'ing, il a fondé avec ses collègues cette école contre le gouvernement tartare qui gouvernait les Chinois. À ce moment, les étudiants au Japon fomentaient la révolution en Chine, un grand nombre d'entre eux rentrèrent,

élevèrent leur voix puissante dans toutes les régions du Sud. Au point de vue de l'art poétique, la plupart des membres de cette école sont encore trop jeunes pour le rehausser. Mais sous l'influence de la littérature chinoise du bassin du 'Tai-Hou, elle est la digne héritière de Chen-To-Sien, dont j'ai parlé plus haut, qui était originaire du pays. Quant à Lieou-K'i-Tsi, il a fondé cette école et a eu beaucoup de succès. Plusieurs de ses camarades ainsi que les miens, m'ont proposé plusieurs fois d'entrer à son école. Moi-même j'ai appris la forme et le rythme de ma mère Tchang-Tong L'ân Tcheng qui était de son pays, donc je compose sous l'influence indirecte de Chen-To-Sien, mais à ce moment-là, je me suis occupé d'autres choses que de la poésie, c'est ainsi que j'ai refusé ma participation dans cette école.

Il y a six ou cinq années, l'école du Sud s'est divisée en deux parties, sur le refus de Lieou-Ya-Tse d'être le directeur de l'école : la partie de Sou-Tcheou appartient à Lieou-Ki-Tsi, l'autre, de Song Kiang à Yao Che-Tse. J'ai

fréquenté les collègues de toutes les deux, parce que les uns sont des parents de ma mère, les autres le sont de ma femme.

Après sa division, je fus invité une fois chez Lieou K'i-Tsi, il croyait que j'entrais dans son école, il fut fier d'avoir écrit un vers en faisant allusion à mon nom : p.35

Nous marchons la main dans la main
En chantant : Le rouge phénix est venu . . .

En réalité, je préfère m'inspirer de l'école du Tche-Kiang. Je ne suis pas de la partie de Sou-Tcheou, ni de Song-Kiang.

J'aime à citer ici quelques vers d'un poète resté dans le silence d'un cercle Tch'ouen de mon pays natal pour terminer ce passage sur les écoles traditionalistes.

EN VOYAGE

Sur le rocher vous écrivez vos vers
Ils seront couverts de vert dans les temps futurs,
Le rouge tracé de l'année dernière,
Reste encore sur la canne de ce vieillard.

À LA MÉMOIRE DE MA FEMME

Elle est maigre, aussi maigre que le chrysanthème au vent,
Sa silhouette passe dans les rayons du couchant . . .

Ces deux passages sont composés par un poète nommé Tcheou-Touan-Tsi, le premier était pour le voyage avec un vieux lettré, l'autre pour sa femme morte.

À TCHANG FONG, PARIS

Légèrement on broie de l'encre noirâtre,
Pour peindre le ciel lointain.
Le mont blanc paraît couvert de nuages bleus,
Au fond desquels la forêt est touffue.
Un rossignol s'y cache silencieusement.
La pluie fait monter les eaux de la rivière
Jusqu'au niveau du pont.

^{p.36} Cette poésie, je l'ai reçue à Paris envoyée sur un dessin de Wan Tch'eng-Lie, poète et peintre. Dans ces vers, deux symboles se trouvent clairement, le ciel lointain indique mon séjour d'ici, le rossignol est l'auteur lui-même.

Les influences des écoles traditionalistes. — Il est difficile de parler de l'influence de la poésie en Chine ; ordinairement, les critiques la négligent. On ne peut critiquer que l'art poétique lui-même, sans toucher le dehors de la poésie. Néanmoins, je parlerai un peu de ces influences à propos des écoles contemporaines. L'école du Fou-Kien exerce sur les autres l'influence de leurs opinions justes, de leurs sentiments forts, de leurs phrases rigides et de leurs grands mots, bref, une influence d'énergie, de vigueur. À lire leurs poésies, les jeunes acquièrent les expériences qui ne leur sont acquises qu'au prix de longues années d'études et du temps. L'influence de leur art poétique peut corriger l'habitude qu'on a d'employer les mots faibles et la forme familière.

L'école du Tche-Kiang invite les jeunes gens qui se mettent au travail à savoir beaucoup, à pouvoir parler de la splendeur et des richesses de la civilisation nationale et locale.

Les poètes de Pékin ne font pas tous partie d'une seule école. La poésie de Siu Che Tch'ang n'exerce aucune influence sur les autres, elle est bonne pour les gens qui vivent loin du luxe, loin de ce monde et surtout pour les vieux officiers en retraite ; la poésie de Wei Wei-Chan et de Yi Chouen-ting a une influence sur le théâtre qui s'enrichit d'ornement, qui choisit mieux les artistes, qui vante les splendeurs ^{p.37} des vêtements, en un mot, ils augmentent les tarifs des spectacles.

L'école du Sud, bien que son art poétique soit jeune, a déjà eu sa part de gloire dans la fondation de la République chinoise, elle élève sa voix fière dans l'évolution de la littérature du pays, du moins dans l'évolution des idées chez les jeunes lettrés.

Les autres écoles, sauf celle de K'ang Yeou-Wei que j'ai critiquée plus haut, sont moins importantes.

*

Les origines des écoles novatrices. — Historiquement, la langue des romans, parole vulgaire, donne un style net, simple et facile à comprendre. On trouve différentes sources poétiques venues du monde entier, du Japon, des Indes, de la Russie, d'Amérique, d'Europe, etc... Impatiemment, on attend, depuis plus d'un demi-siècle que la Chine a ouvert ses portes au commerce étranger, les résultats de la pénétration des civilisations étrangères, qui gagnent de jour en jour ce pays millénaire. Tout d'abord les difficultés occasionnées par le vieux style constituent une digue aux vagues impétueuses. Au cours de ces années, on creuse, on détruit cette digue pour faire venir les eaux afin d'arroser cette vieille civilisation à demi-sèche : nous devons regarder avec joie ce mouvement qui promet un bel avenir.

Trois artères reçoivent le plus directement les eaux du dehors : Pékin, Changhaï, Hong-Kong.

Pékin, poésies novatrices. — La nouvelle poésie en Chine est un nouveau-né mis au monde depuis très ^{p.38} peu de temps, il ne se forme pas encore tout à fait : figure tendre, membres faibles, on consent qu'il soit mignon, mais on ne sait pas ce qu'il deviendra. Je ne peux donc pas citer ses écoles distinctement, mais seulement les personnages qui sont fidèles à la poésie et aux traductions des poésies étrangères.

Hou-Che. — Il est aussi un membre de l'école du Sud ; après avoir fait ses études en Amérique, il trouve que le style de l'ancien chinois n'est pas propre à généraliser l'éducation nationale, il a trouvé un style simple pour composer en prose et en poésie. Quand il était professeur de l'Université de Pékin, il faisait la propagande de son style avec d'autres professeurs Tsien Yuan T'ong, Tch'en Touo Sieou et finit par fonder le style moderne. Peu de temps après ils ont exercé une grande influence sur les jeunes gens. C'est le premier effet de leurs essais. Hou-Che

a écrit un recueil de poésies : *Essais*. Dans ce recueil, il y a trois formes poétiques, les chapitres I et II sont consacrés aux poésies nouvelles, le troisième chapitre contient des poésies sous une forme ancienne. Les deux formes différentes dans les premiers chapitres sont : l'une rimée, l'autre libre. Ses poésies rimées sont, à mon avis, plus jolies que les autres, par exemple : *Les Colombes* et *Le Pays natal*, etc..., ses poésies libres sont accueillies à ce moment en Chine, je ne veux pas les critiquer contre l'opinion publique. Tout de même Hou-Che doit être un poète de la poésie nouvelle, non de l'ancienne.

Tch'en-Touo-Sieou.—Ce n'est pas un poète, bien qu'il ait écrit quelques poésies nouvelles, par exemple : p.39 *Le Dernier jour de 1919...*, dont la forme n'est ni nouvelle, ni ancienne. On dit qu'il s'occupe maintenant de questions sociales, il pourra être dictateur, non un poète.

Chen-Yin-Mei. — Un autre professeur à l'Université de Pékin, connaît le goût de la poésie ancienne, ses poésies :

La Mandoline à trois cordes, À la cour, etc..., sont parmi les meilleures poésies nouvelles.

Tcheou-Tso-Tjen. — Il traduit beaucoup de petites poésies japonaises sous la nouvelle forme ; sa poésie *Rivière* est une poésie réaliste.

Kang Pé-Ts'ing. — Un ancien élève de l'Université de Pékin qui a beaucoup de sentiment poétique ; il a écrit un recueil de poésies nouvelles : *Les Herbes*, dont une poésie : *Le Lever du soleil sur la montagne sacrée Tai*, est magnifique, dont deux petites : *Les Hirondelles* et *Au sud du fleuve Bleu*, sont aussi remarquables.

Shanghai, poésies novatrices. — À Shangäi, il y a des choses bonnes et mauvaises, il s'agit de les discerner. À propos de la poésie novatrice, un grand nombre d'écrivains perfectionnés prennent l'occasion de composer maintes poésies parce qu'elles n'ont ni rimes, ni mesure, et qu'elles

sont faciles à écrire. Néanmoins, il y a quelques-uns qui s'en occupent sérieusement.

Les collaborateurs de la presse commerciale. — Cette librairie a fait paraître : *The short store magazine* dans laquelle revue on a écrit beaucoup de poésies nouvelles sous la forme de Hou-Che, et a présenté nombre de poésies étrangères, soit ^{p.40} japonaises, soit russes, et, surtout dans ces années, on y accueille le poète indien Tagore.

Les collaborateurs de la librairie Tchong Houa. — On a fait paraître, aussi, une revue *La Poésie*, dans laquelle les poésies sous la forme de Hou-Che sont à la mode. Je connais quelques-uns de ses auteurs, qui sont aussi mes collègues de la première école normale de Tche-Kiang : Ye Chao-King, Tchou-Tsen-Ts'ing, dont le style est pittoresque et sublime. Ye Chao-King ajoute encore des couleurs locales de Sou-Tcheou ; Lieou-Yen-Ling peut employer des mots exacts. J'aime à lire quelques-unes de leurs poésies, par exemple : *La Ceinture argentine* une

description des vagues d'automne du fleuve Sien Tang ;
Les Sonorités de l'orgue, une description réaliste.

Tout d'abord, sur ces deux collaborateurs, une bonne note à prendre : ils sont humbles, ils ne se croient pas être les orgueilleux poètes, ils savent que les fondations de la poésie nouvelle sont encore chancelantes, l'un d'eux a dit : « Nous ne devons pas nous occuper d'autres systèmes nouveaux, il nous est nécessaire de composer des poésies réalistes. »

Les collaborateurs de la presse commerciale et de la librairie Tchong Houa sont les plus grands fondateurs de la poésie nouvelle à Changhaï. Ils sont lus par les lettrés de toute la Chine.

Il y a, en outre, d'autres librairies et d'autres cercles qui donnent des éditions de poésies et critique et souvent des poésies nouvelles ; une librairie Ta-Tong fait un commerce tant bien que mal des livres d'époque, elle a fait paraître une critique et des ^{p.41} poésies sous le titre de *Trois feuilles*

dont les auteurs sont Kouo-Mei-Yo, Tien Han et Yu Pe-Min, les deux premiers sont d'anciens étudiants au Japon, le goût et le talent de Kouo-Mei-Yo sont riches et vifs sauf dans quelques passages fades ; il dit qu'il s'est inspiré du poète allemand Goethe, il a composé un recueil de poésies intitulé : *La Muse*. Dans ce recueil il a essayé de composer le théâtre en vers : *Le poète K'in Yuan* et *Le chevalier Nie-Tch'eng et sa sœur*.

Hou Houein Tch'en. Un rival de Houe-Che a critiqué les poésies de celui-ci, il est hostile à la forme libre. Il a écrit un recueil de poésies intitulé : *Le grand fleuve* dont le style et la forme sont simples, entre le nouveau et le vieux genre ; peut-être sont elles un peu trop sèches, fades et superficielles.

Hong-Kong, poésies évolutionnistes. — Je connais peu de jeunes poètes à Hong-Kong ainsi que de recueils de poésies. Il y a trois ans les étudiants de l'Université de

Hong-Kong ont dirigé une revue qui consacre un numéro particulier à la poésie occidentale.

Pour faire propagande de la poésie française, la revue : *La jeune Chine*, parue à Changhaï, en a consacré un numéro particulier, dans lequel on présentait aux poètes chinois d'éminents auteurs français. J'entends que la presse commerciale de Changhaï prépare pour le mois d'octobre de cette année un numéro spécial concernant la poésie française.

Malheureusement, je ne peux pas répéter les meilleures poésies des auteurs cités. On peut facilement savoir le sentiment des poésies libres, mais ^{p.42} difficilement les apprendre par cœur, car le nombre de pieds n'est pas fixé, ni les rimes bien déterminées. Malgré cela, je tâcherai de trouver deux petites poésies de mes élèves : Tch'eng Yu-Ts'ing et Wang Tchen-Tche qui ont publié avec deux de leurs amis un recueil de poésies sous le titre de : *Au bord du lac d'Ouest*.

LA RIVIÈRE

Par Tch'eng Yu-Ts'ing

Un bateau à voile
Marche au milieu des champs ;
Le vent vient,
Il se tourne derrière le jardin des bambous.

NE ME DÉRANGE PAS

Par Wang Tch'en Tche

Le saule au bord du lac d'Ouest,
Penche sa tête sur l'eau.
Le vent vient.
Le saule dit :
« Ne me dérange pas,
Je veux écouter le chuchotement des poissons. »

*

Les influences des écoles novatrices. — Les influences de la poésie nouvelle s'exercent depuis très peu de temps sur les jeunes gens. On attend avec espérance p.43 de grands résultats dans le pays. Ces résultats seront obtenus de la propagation du langage simple ; qui dit influence de la

poésie nouvelle, dit influence du langage simple. Dans ces cinq dernières années les livres les journaux, etc... s'écrivent en ce langage, et en 1919 le ministre de l'Instruction publique donna ordre à toutes les écoles primitives d'enseigner ce langage, en même temps, le nouvel alphabet. Il y a deux bons mouvements qui se font parmi les hommes : ils cherchent comment on peut jeter le fondement de la poésie nouvelle, ils se livrent aux études et s'inspirent de toute part ; les uns veulent rajeunir le style des études et romans tels : le roman du *Pavillon d'Ouest ou Si-Siang*, le roman du *Rêve dans le pavillon rouge* ou *Hong Leou mong*, et surtout les poésies irrégulières de Yuan ; les autres s'inspirent des poésies étrangères, romantiques, néoromantiques, surtout réalistes.

@